



**L'INDEX TOMBE SUR LES DÉFAUTS COMME UN HARPON.** «*Là, ça bave*», soupire Dominique Bordes, décollant ses yeux bleus de la couverture du troisième tome de *Blackwater*, en cours de réimpression à l'imprimerie Print System de Bègles, en Gironde. Depuis plus d'une heure, une immense machine appelée Gietz FSA 790 tousse des essais de couverture, sans donner satisfaction. Ce matin d'avril, l'éditeur bordelais, en sous-pull et jeans noir, n'est pas loin de transpirer de l'encre. «*Mets un peu de chauffe*», suggère Dominique Bordes, penché sur les entrailles de la Gietz, à l'employé chargé de l'impression. Retroussant son jogging pour se rafraîchir, Jean-Pierre Champmont s'exécute en souriant. «*C'est le seul client capable de passer la journée entière ici, même un jour férié*», raconte celui qui sait manœuvrer Dominique Bordes aussi délicatement que sa machine. Quand l'éditeur est loin, il lui envoie des photos des tirages toutes les heures, pour le rassurer.

À 44 ans, Dominique Bordes est le patron de Monsieur Toussaint Louverture, une maison d'édition indépendante installée à Cenon, dans la banlieue de Bordeaux. Fondée en 2004, elle publie entre six et dix livres par an, une paille comparée aux poids lourds d'un secteur de plus en plus concentré, où les petits doivent rivaliser d'audace pour rester à flot. Dans le milieu, Monsieur Toussaint Louverture s'est forgé une réputation à part, grâce à la fabrication méticuleuse de ses ouvrages et à ses trouvailles, des livres étrangers méconnus et souvent très longs – Bordes adore les pavés, «*c'est dans mon ADN*», dit-il. Le Bordelais a réussi quelques jolis coups, comme le grinçant *Karoo*, de Steve Tesich (180 000 exemplaires vendus, poche compris), ou la bande dessinée *Moi ce que j'aime, ce sont les monstres*, d'Emil Ferris (100 000 exemplaires), récompensée du Fauve d'or, au festival d'Angoulême, en 2019.

Son dernier pari, particulièrement périlleux, est aussi le plus gros tirage de sa carrière : plus de 200 000 exemplaires de *Blackwater*, une saga matriarcale dans une bourgade fictive de l'Alabama, relevée d'une pointe de fantastique. L'auteur, Michael McDowell, scénariste américain à succès (*Beetlejuice*, *L'Étrange Noël de Monsieur Jack*) disparu en 1999, encensé par Stephen King, est un quasi-inconnu en France. Difficulté supplémentaire : *Blackwater* est un feuilleton. L'éditeur publie donc un tome tous les quinze jours, du 7 avril au 17 juin. Une telle idée flanquerait la frousse à n'importe quel directeur financier. Aucun risque, Dominique Bordes n'en a pas. Les couvertures des six romans, dorées à chaud puis gaufrées, ont été dessinées par l'illustrateur espagnol Pedro Oyarbide. Le rendu final est un casse-tête. D'autant que, en pleine pénurie mondiale, les prix du papier flambent. «*Les commandes des libraires ont augmenté, mais nous n'avons aucun tirage d'avance, c'est la merde*, peste l'éditeur, passant la main sur son crâne lisse. *Les lecteurs nous attendent et risquent de ne pas trouver le livre.*»

Dans ses bureaux minimalistes de la banlieue bordelaise, entre un dentiste et un voisin mystérieux – «*On ne sait pas très bien ce qu'il fait*» –, Monsieur Toussaint Louverture abrite trois employés dévoués, des cartons, des piles de livres et, dans la réserve, la collection de machines à écrire du patron. Pendant longtemps, Dominique Bordes empilait tout dans son garage ou sous la table de son salon, à Bègles. Il a gardé ce côté débrouille, mettant la main aux dossiers de presse ou dessinant lui-même la carte de la ville de Perdido, au début de chaque tome de *Blackwater*. Les textes sont passés au laser. «*Il était d'une exigence folle*, se souvient Aurélie Champagne, autrice de *Zébu Boy*, l'un des

ue Bordes,  
nerie  
tem, à  
e 2 mai.

# LE FRANC-TIREUR DE L'ÉDITION FRANÇAISE.

Avec sa maison d'édition, Monsieur Toussaint Louverture, fondée en 2004, Dominique Bordes a tout d'un cas à part : indépendant, installé à Cenon, dans la banlieue de Bordeaux, ne publiant qu'une petite dizaine d'ouvrages par an, pour la plupart de gros pavés d'auteurs étrangers méconnus. Un esprit franc-tireur et une exigence qui lui valent le respect de ses pairs. Ce passionné de littérature américaine, souvent torturé et méticuleux à l'extrême, aime prendre des risques. Dernier en date : la sortie d'avril à juin des six tomes du feuilleton "Blackwater".

Texte Guillaume PAJOT – Photos Brian REYNAUD

○○ rares romans français édités chez Monsieur Toussaint Louverture. *C'était rassurant, mais, en même temps, il ne câline pas, Dominique. Il n'est pas du tout dans la séduction. La seule chose qui compte, c'est le livre.*»

Dominique Bordes ne croit pas au hasard. Pour soutenir *Blackwater*, il s'est offert des publicités vidéo dans les gares et a envoyé les premiers tomes à des écrivains en vue, Maxime Chattam, Alice Zeniter ou Mona Chollet – « *Lu d'une traite* », a écrit l'autrice de *Réinventer l'amour* (La Découverte, 2021) sur son profil Facebook. « *Franchement, à part faire renaitre Michael McDowell, je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus* », lance-t-il. En seulement cinq semaines, *Blackwater* s'est déjà vendu à plus de 35 000 exemplaires (selon les données GfK).

Avant d'en acheter les droits, Dominique Bordes n'avait jamais lu l'ouvrage. C'est son habitude. Il n'aime pas trop lire en anglais, alors, pour se décider, il mène une enquête très personnelle. « *J'épluche tout, la presse, les avis publiés sur Amazon, les tweets*, raconte-t-il. *J'obtiens un reflet, une sorte de livre sublimé, en bien ou en mal, d'ailleurs, et je vois si j'ai ma place.* » Ce flair l'a amené à publier quelques grands livres, dont *Et quelquefois j'ai comme une grande idée* (2013), de Ken Kesey, l'auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Huit cents pages démentielles, introuvables en français, signées par un géant de la contre-culture américaine. Tout le monde était passé à côté. Parfois, la découverte n'en est pas une, comme lorsqu'il sort *Personne ne gagne* (2017), de Jack Black. En réalité, l'ouvrage, qui raconte la vie mouvementée d'un braqueur vagabond, est déjà disponible en France depuis des années, sous le titre de *Yegg* (Les Fondateurs de briques, 2007). Mais le sens du marketing de Bordes ainsi qu'une traduction retravaillée donnent un tout nouveau livre, qui se vend mieux que l'édition précédente.

L'éditeur a une tendresse pour l'Amérique des marginaux, des bûcherons, des bandits à la langue aussi tranchante que leur couteau. Les romans de son catalogue respirent la solitude et le labeur, et lui ressemblent un peu. « *Il y a encore dans l'édition des irréductibles, des fous furieux, capables de faire les choses simplement parce qu'il les aime, et Dominique Bordes en fait partie. C'est un maverick ["franc-tireur"] à la française* », confie François Busnel, présentateur de « La Grande Librairie » (France 5), qui partage son goût de la littérature américaine.

**LE** journaliste littéraire, qui n'invite jamais d'éditeur dans son émission, a fait deux exceptions : Héloïse d'Ormesson, au lendemain de la mort de son père, l'écrivain Jean d'Ormesson, en décembre 2017, et Dominique Bordes. En cette soirée de janvier 2017, Fanny Ardant est l'invitée d'honneur de « La Grande Librairie », avec Gérard Depardieu et les écrivains Philippe Besson et Jean-Daniel Baltassat. Au bout d'une rangée de chaises se tient Dominique Bordes, assis au côté de l'acteur. « *Fascinée par le nom de la maison d'édition* » et les ouvrages qu'elle publie, Fanny Ardant a souhaité inviter le trentenaire bordelais. Elle veut mettre un visage sur ce « *Monsieur Toussaint Louverture* ». Bordes cache mal son stress, sa voix est blanche, ses phrases interminables. François Busnel le bouscule gentiment – « *On va sortir du politiquement correct, Dominique* » – et l'interroge sur l'origine de ce nom étrange, Monsieur Toussaint Louverture. « *Je ne vais pas vous le dire, c'est très bête* », botte en touche l'éditeur, qui a toujours cultivé le mystère sur ce nom, emprunté au héros de l'indépendance haïtienne. Comme tout maverick qui se respecte, il sait que le public raffole des histoires et des légendes. Après cette exposition médiatique inédite (« *c'était les Oscars* », plaisante Bordes), le Bordelais a échangé quelques lettres avec Fanny Ardant, avant de perdre le contact. Le réseau, ce n'est pas son truc. Il fuit les fêtes et les salons. Bordeaux est comme son île. François Guillaume, ami et éditeur free-lance installé dans la Drôme, avec qui il discute presque chaque jour, lui répète que ce serait bien de monter de temps en temps à Paris, pour rencontrer du monde, échanger des idées. « *Je ne sais pas faire* », répond l'intéressé.

Dominique Bordes dit souvent qu'il revient de loin. Au commencement, Le Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne), un village en bord de fleuve, où il naît en 1977. Sa mère est éducatrice spécialisée auprès d'enfants handicapés. Son père, producteur de tabac et de fraises, croule sous les dettes. Il n'a pas un regard pour son fils unique, qui l'aide parfois aux champs. « *Mon père m'a dit trois mots dans toute ma vie* », lâche Bordes. Il grandit dehors, rugby, copains, vélo. Dans la grande maison, aucune bibliothèque. Les premières lectures arrivent à la fin des années lycée, quand ses parents se séparent. Le jeune interne à Marmande voit peu son père. « *Si on se croisait, ça finissait aux poings.* » Il achète au supermarché les bouquins les plus gros, les plus clinquants, de Stephen King ou Dan Simmons. « *C'était mon bouclier. Quand les gens vous voient avec un livre énorme, ils ne savent plus quoi penser. Je voulais être transgressif.* »

À la fin des années 1990, il se jette dans les études, à Bordeaux. D'abord le théâtre et le cinéma, puis un double cursus en sociologie et communication. Il en a peu de souvenirs : « *C'est le brouillard, avec quelques éclairs.* » Les





**AVANT D'EN ACHETER LES DROITS, DOMINIQUE BORDES N'AVAIT JAMAIS LU L'OUVRAGE. C'EST SON HABITUDE. POUR SE DÉCIDER, IL MÈNE UNE ENQUÊTE TRÈS PERSONNELLE. "J'ÉPLUCHE TOUT, LA PRESSE, LES AVIS PUBLIÉS SUR AMAZON, LES TWEETS. J'OBTIENS UN REFLET, UNE SORTE DE LIVRE SUBLIMÉ, EN BIEN OU EN MAL, D'AILLEURS ET JE VOIS SI J'AI MA PLACE."**

gros livres sont toujours là, Bourdieu ou Baudrillard, wagons auxquels il se raccroche. Il en vole d'autres dans les bibliothèques et les librairies. Son colocataire de l'époque, Stéphane Robert de Montgrand, rencontré à la fac, se souvient d'un écorché vif, cherchant ses limites dans les bagarres ou l'alcool. « *Il était très torturé, mais aussi très vivant*, raconte cet ami devenu chargé d'études. *Il portait en lui une violence. Je l'ai vu briser un verre entre ses doigts parce qu'il n'en pouvait plus.* » Un soir, Dominique Bordes pense avoir une idée de génie : il veut créer un *fight club*, là, dans l'appartement. « *Pour Dom, c'était très sérieux, les copains ont mis des heures à le faire redescendre.* » Le roman nihiliste de Chuck Palahniuk, dans lequel des hommes fondent un club pour se battre et soulager leurs souffrances, l'avait bouleversé. Les livres deviennent sa porte de sortie. « *J'ai compris*



Page de gauche, la machine Gietz FSA 790.

Ci-dessus, les plaques de laiton servant à la fabrication de la couverture d'un des tomes de la série *Blackwater*.

Ci-contre, des casiers à l'imprimerie Print System de Bègles.



*que c'était la seule pierre réellement solide de mon existence*», se remémore-t-il. En 2003, gilet rouge sur le dos, il tient le rayon polar, science-fiction et littérature étrangère au Virgin de Bordeaux, après avoir décroché un DUT option métiers du livre. « *Il était habité, avec des convictions et un véritable amour de l'objet* », se rappelle Stéphane Robert de Montgrand. Il veut éditer mais il n'a rien à publier, alors il monte une revue, son « *cheval de Troie* » pour pénétrer les rayons, avec les maigres sous des copains et quelques subventions. Le nom intrigant : Monsieur Toussaint Louverture. En 2004, dans un salon de thé toulousain, Julien Campredon, aspirant écrivain, tombe sur le numéro zéro de la revue. L'ex-étudiant en droit en aime le ton subversif et le graphisme en noir et blanc. « *Une odysée brutale et non rentable* », promet le 000



À l'imprimerie Print System de Bègles, qui fabrique un des tomes de la série *Blackwater*, le 2 mai 2022.

ooo magazine, vite transformé en maison d'édition associative. L'équipe, que Campredon a rejointe, s'incruste dans les salons littéraires, s'en fait virer parfois. Des bénévoles démarchent les libraires au culot. Julien Campredon dépense sans compter, son temps, l'argent de ses petits boulots, épaté par son ami Dominique Bordes qui, de l'impression au marketing, « sait tout faire ». Le jeune auteur signe même l'un des premiers livres édités par Monsieur Toussaint Louverture, *Brûlons tous ces punks pour l'amour des elfes*, tiré à 800 exemplaires et rapidement épuisé, avant d'être réédité trois fois.

En 2011, la maison d'édition décolle véritablement grâce au *Dernier stade de la soif*, de Frederick Exley (40 000 exemplaires vendus, poche inclus). Le nom de cet auteur américain traînait dans la préface d'une édition anglo-saxonne de *L'Infinie Comédie*, de David Foster Wallace. Fini les bénévoles. Cette fois, Harmonia Mundi Livre assure la diffusion et la distribution en librairie. Tout est en train de changer. « En se focalisant sur des écrivains étrangers au détriment de la littérature française, Monsieur Toussaint Louverture a perdu l'audace des débuts, ce n'est plus la même maison », regrette Campredon, qui, depuis une brouille autour de droits d'adaptation, ne parle plus à l'éditeur.

Ces années 2010 sont bouillonnantes pour l'édition indépendante. C'est l'avènement des Éditions du Sous-sol, du Nouvel Attila, du Tripode, de L'Arbre vengeur... Une nouvelle garde qui déniche des textes rares et peaufine la fabrication. « *Le choix de la linogravure pour nos couvertures n'était pas anodin*, racontent Clémence Billault et Cyril Gay, fondateurs des éditions Marchialy, en 2015, inspirées par ce renouveau. *Honnêtement, ces éditeurs avaient placé la barre assez haut, il fallait se hisser au niveau.* » Aujourd'hui, le vent a tourné. De nombreuses maisons indépendantes se font racheter pour se développer ou simplement

**“IL TRAVAILLE AU-DELÀ DE L'ÉPUISEMENT ET N'HÉSITE PAS À LE DIRE PUBLIQUEMENT, NOTAMMENT SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, CE QU'ON LUI REPROCHE PARFOIS. DANS LE 'GAME' DE L'ÉDITION, ON AIME MONTRER QUE TOUT VA BIEN. EN VÉRITÉ, QUAND VOUS ÊTES INDÉPENDANT, ÇA RESTE UNE GUERRE DE TRANCHÉES.”**

FRANÇOIS GUILLAUME, UN AMI DE DOMINIQUE BORDES

survivre. Ces dernières années, au moins deux grands groupes, dont le franco-belge Média Participations (La Martinière, L'Olivier, Dargaud...), ont approché Monsieur Toussaint Louverture et son chiffre d'affaires en croissance, à 1,34 million d'euros en 2021. En vain pour l'instant.

Dominique Bordes vit sans faire de folies. Il roule dans une Toyota Yaris, qu'il partage avec son épouse, en leasing, « pour réduire les coûts ». Ce père de deux filles, de 12 ans et 16 ans, est longtemps resté professeur à l'IUT Bordeaux Montaigne, où il a appris le métier, et employé de fabrication, au service d'autres éditeurs, jusqu'à ce qu'il ait pu se consacrer entièrement à Monsieur Toussaint Louverture, il y a environ un an. Depuis, il peut se verser un salaire, 1900 euros net mensuels. « *Dominique travaille au-delà de l'épuisement et n'hésite pas à le dire publiquement, notamment sur les réseaux sociaux, ce qu'on lui reproche parfois*, raconte son ami François Guillaume. *Dans le "game" de l'édition, on aime montrer que tout va bien. En vérité, quand vous êtes indépendant, ça reste une guerre de tranchées.* »

Il y a quelques années, lors d'une rare incursion à Paris, Dominique Bordes croise Oliver Gallmeister, fondateur des éditions du même nom. Un collègue des tranchées, un indépendant. Ils se connaissent peu, mais partagent, en plus d'une vague ressemblance, une estime mutuelle et, surtout, le fait de ne pas être du sérail (avant de se lancer, Gallmeister a passé dix ans dans la finance). La discussion dérive sur les critiques, « *les Scud* » que Dominique Bordes reçoit dans sa boîte mail ou sur Facebook. Olivier Gallmeister lui conseille « *de se blinder* ». « *Moi, je ne veux pas me blinder*, répond Bordes. *Je veux garder ma fébrilité, mon envie de surprendre.* » Sa mère est fière, elle lit tous ses livres. Son père, son « *semblant de père* » d'après lui, il l'a rayé de sa vie. « *Je ne voulais pas finir comme lui.* » (M)